

Deo gratias

**Une Cabine
d'essayage**

de plume en plume...

Cabine d'essayage

« Les cabines d'essayage sont au fond du magasin, il y en a une de libre, allez voir ! », la vendeuse de vêtements indiquait ainsi à Honorine comment procéder pour savoir si oui ou non ce tee-shirt devant lequel elle s'extasiait depuis 10 minutes lui convenait ou pas. Il était jaune brillant avec des jolies papillons de toutes les couleurs, des rouges, des bleus avec des jolies ailes argentées. Elle se voyait très bien porter ce joli dessus original. Tout ce qui volait lui plaisait : les oiseaux, les papillons, les mouches, les abeilles, les chauves-souris même, du moment qu'il y avait des ailes, on était sûr de lui faire plaisir à Honorine. Pas très étonnant d'ailleurs, la quarantaine assumée, secrétaire dans une école où elle mourrait d'ennui, célibataire sans enfant, juste un petit chien adorable pour lui tenir compagnie, elle avait besoin d'espace, de liberté, de ciel.

Honorine était ravie à l'idée de posséder des ailes pour voler au-dessus de sa triste réalité quotidienne, s'élever au-dessus des contingences de la terre, voilà qui l'emballait ! Son métier qu'elle considérait comme morne à toujours répéter les mêmes tâches, ses amies qui ne parlaient que des dernières émissions de télé-réalité, le climat souvent délétère entre les collègues, ou bien ne croiser le soir dans le métro surchargé que des gens fatigués, tout cela lui pesait. Rien pour elle n'égalait l'idée de s'échapper hors de sa vie, hors d'elle-même, hors de ce monde urbanisé sans âme. Elle s'imaginait voler avec tous les papillons du top qu'elle tenait dans les mains, il lui suffisait de fermer les yeux, aussitôt elle slalomait entre les nuages en coton, dans un ciel bleu pétard, avec d'autres volatiles tout heureux de partager avec elle ces moments d'évasion.

Elle en était là quand elle fut invitée à essayer ce vêtement coloré, elle hésitait et s'exclama dans un soupir : « Pffff ! Je n'ai pas envie

! », l'hôtesse de vente se mit à rire, « Allez Madame, ça ne prend que 5 minutes ! ». Honorine éloigna d'elle ledit tee-shirt, objet de son désir, pour mieux le jauger : « Oh, il doit m'aller ! » ; mais bon comment en être sûre si ce n'est en passant dans cette cabine à rideaux qui l'attendait ? « *Que ça me coûte d'enlever ma veste, mon top, me retrouver en soutif devant un grand miroir !* », elle luttait contre une paresse, celle du soir, après toute une journée à classer, téléphoner, trier. Malgré sa résistance, elle regardait non loin d'elle le fameux espace où elle devait se rendre pour se dénuder, se rhabiller, puis recommencer une seconde fois : se dénuder, se rhabiller. Toute apathique, l'idée même d'effectuer ces simples gestes lui paraissaient aussi pénibles que de grimper l'Everest. Elle les décortiquait mentalement, « *Mon Dieu, que ça me coûte !* », le peu d'énergie qui lui restait, elle aurait voulu l'utiliser pour autre chose. Elle regarda une dernière fois les jolis papillons multicolores, ils eurent gain de cause, dès leur premier envol, elle les suivit entraînée par leur légèreté volubile.

Arrivée dans ce lieu étroit et fermé par de larges rideaux, elle se fit face : son corps flasque, ses bras « dindons » avec cette peau qui pend juste près des épaules, ses cuisses trop fines, ses vergetures laides, régulières, ses fesses plates comme une limande, ses seins « riquiquis » aussi mous que des élastiques usés, son cou ridé, sa « bouille » enfin, épuisée, terne, pâle comme la mort, son ventre plat que tous lui enviaient mais qu'elle jugeait aussi moche que tout le reste. Non décidément, se confronter toujours à cette silhouette était pour Honorine une véritable épreuve. En quelques secondes à peine, elle se retrouva vêtue des ailes papillonnées qui se riaient de se voir dans la glace, là, juste devant eux. Ils n'étaient pas très accoutumés à ce type de rencontre avec eux-mêmes ! Ils se trouvaient beaux néanmoins, bien plus jolis qu'ils ne l'auraient cru eux-mêmes, dans les airs, ils pensaient peu à se contempler, mais là, étriqués sur ce jaune en jersey de coton, ma foi, ils se trouvaient pas mal !

Mais Honorine, comment se trouvait-elle avec toutes ces ailes qui s'agitaient pour monter dans le ciel ? « *Pas mal, il est joli vraiment ! mais moi, je peux en mettre trois comme moi dedans ! Ce haut est beaucoup trop grand pour moi !* ». Elle s'en amusa : « *Comment ai-je cru qu'il pourrait m'aller ?* ». Bien sûr, elle ne se trouvait pas très belle, se regarder restait toujours un peu compliqué, mais elle n'en faisait pas non plus toute une histoire, malgré ce corps qui vieillissait avec tous ses défauts, elle avait conscience que son jugement n'était pas forcément le plus objectif, d'ailleurs, à bien y réfléchir, elle avait connu des personnes bien plus complexées qu'elle, ou bien plus disgracieuses. « *Non, ne pense pas ça, toutes les femmes sont belles pour peu qu'elles prennent soin d'elles* » se reprit-elle.

Elle ôta ses ailes, remit ses propres vêtements, sortit de la cabine. La vendeuse l'interrogea : « *Alors ?* », « *Alors, il ne me va pas ! Beaucoup trop ample pour moi !* ». Elle était déçue. Les soldes avaient toujours la sale manie d'habiller les plus minces et de ne laisser disponibles que les tailles les plus grandes. Tant pis !

Elle vit à ce moment là une autre femme sortir elle aussi d'une de ces cabines où elle avait essayé une autre tenue. Elle semblait ravie. A priori, conquise, elle achèterait le modèle qu'elle avait choisi. Honorine l'enviait. Un peu fâchée contre elle-même, elle retourna d'où elle venait pour essayer, une seconde fois, ce beau maillot ensoleillé du printemps. « *Et rebelotte ! Je croyais qu'il me conviendrait au moins un peu, mais non !* ». Elle contempla le résultat, sur le côté, devant, de dos, elle se contorsionnait pour voir le rendu final : « *Non, décidément, il m'aurait fallu la taille en dessous !* ». Cela la plongea dans une profonde réflexion : « *Comment cela se fait-il ? Je constate que mon corps n'est pas tel que je le voyais avant de me vêtir. C'est comme tout : entre le rêve et la réalité, entre la vérité abstraite, virtuelle et le constat concret, pragmatique, il y a souvent le grand écart !* ». Cette pensée la troublait, elle quitta la boutique le cœur un peu alourdi tandis que tous les papillons dorés du monde en tissu lui disaient adieu à tout

jamais.

Quand elle fut de retour à son domicile, toujours plongée en elle-même, elle s'imaginait ce qui pourrait bien se produire si à chaque fois qu'on entrait dans une cabine, chaque personne ressortait différente, transfigurée par ses essayages. « *Mieux même, si à chaque tentative, les gens se retrouvaient transformés, s'ils devenaient eux-mêmes les figures dessinées sur les fringues qu'ils désiraient acquérir ; voilà qui serait génial ! Tu portes un grand papillon, tu le deviens ! tu portes un grand léopard, tu le deviens aussi ! Non, mon idée est trop bête ! ce serait une réincarnation successive, sans fin, cela m'épuise à l'avance !* ». Elle riait intérieurement quand elle prit conscience du côté farfelu de son imaginaire.

Elle se rendit dans sa salle de bain, ses cheveux trop longs, raides, ternes, elle se mit à les détester. Son humeur changea, déçue par son reflet, sans bien comprendre pourquoi, elle prit son grand ciseau de cuisine, et là, d'un coup, elle les coupa à hauteur des épaules : « *Voilà, c'est du grand n'importe quoi, mais c'est fait ! il y en a de toutes les tailles, je n'ai plus qu'à me rendre chez le coiffeur pour qu'il termine !* ». Elle reconnaissait que c'était un vrai sabotage, mais bon, pas pire que ses perpétuelles queues de cheval qui lui donnaient un air sévère.

Son après-midi de shopping lui revenait en mémoire. Elle se mit à écrire un texte, elle en ressentait le besoin, c'était toujours comme ça avec elle, l'écriture devenait compulsive à chaque expérience un peu douloureuse ou très joyeuse, elle aimait tant les mots :

« *Mon cher journal,*

Aujourd'hui, j'ai voulu m'acheter un petit haut pour me remonter le moral, ma santé délicate finit par me donner le cafard. Quand j'ai allumé ma télévision ce matin, j'ai vu un reportage très intéressant sur un professeur de danse contemporaine qui va deux fois par

semaine à la prison des Baumettes à Marseille pour proposer ses services à des femmes incarcérées. Dans la section des longues peines, on voyait cet homme très dévoué, profond, ouvert, dispenser ses conseils à des prisonnières de tous âges. Il disait : « Ce que je veux, c'est qu'on oublie qu'elles sont des détenues, qu'on ne voit plus que les femmes ». De fait, c'était réussi. Je n'arrêtais pas de me demander : « Qu'est-ce qu'elles ont donc pu faire ? Leurs visages, leurs réponses, leurs dialogues, jamais on ne pourrait croire qu'elles ont fait des « graves conneries », pour reprendre leur langage ». Le professeur rajoutait : « Je veux qu'elles ne soient plus victimes d'une curiosité morbide mais qu'on les voit danser c'est tout ». J'ai aimé cet enseignant si donné aux autres. Il avait déjà atteint son but, en les regardant se mouvoir dans l'espace avec leurs gestes qui les dénouaient, j'avais l'impression qu'elles volaient bien au-dessus d'elles-mêmes et de leur prison. Je ne voyais plus que des femmes libérées des barreaux qui les entouraient ».

Honorine pensait de nouveau à son expérience du jour, elle rajouta : « J'aimerais moi aussi ne plus paraître ce que je suis, ce qui serait formidable, ce serait de ressortir d'une « cabine d'essayage de personnalité ». J'essaye, je change, je ne suis plus tout à fait la même, ou plutôt, je serai moi en mieux, le vrai moi exposé à la lumière, celle qui ne se voit pas, celle qui transcende son apparence, parlons-en de l'apparence, n'est-elle pas une prison ? C'est vrai après tout, que dit de moi ce visage, ces formes, ces cernes, ces mains ? Rien de très précis. Si ce n'est que je suis une humaine de sexe féminin ; objet de marketing pour des marques de prêt à porter. Mais c'est tout. Personne ne voit mon âme, mon cœur, mes pensées, mes prières, mes doutes, ma poésie, mes rêves et mes secrets. Et si en sortant de ce lieu on ne voyait plus tout d'un coup que ce qui d'ordinaire ne se voit pas ? Ne serait-ce pas merveilleux ? Au lieu d'être un endroit d'essayage, ce serait un lieu de métamorphose, tout comme les papillons ! Oh que ce serait bien ! ».

Plus elle réfléchissait plus elle argumentait : *« En fait, non, ce serait terrible si le monde autour reste ce qu'il est, dépourvue de cette enveloppe qui nous cache aux regards extérieurs, nous serions victimes de la méchanceté des hommes. Mais bon, imaginons l'idée magnifique d'un univers créé de toutes pièces par mon imagination fertile ; ce serait un monde avec tout un tas de petites cabines de révélation de soi. On se verrait, non plus le corps uniquement, mais le cœur, on aurait la vision uniquement de notre propre beauté personnelle, tout le négatif serait invisible. Sûr qu'au moment de découvrir cette partie ignorée de soi, on serait ébloui, réconforté, guéri même. « Tiens, je ne suis pas que cet âge, que ce corps, que ce passé, je suis légère, la lumière incréée m'habite, l'innocence de la vie me caresse encore ». Voilà qui serait formidable. Ce serait autant de cabines de guérison, de découvertes identitaires, de changements incroyables. Oh comme j'aimerais installer toutes ces cabines dans les rues ! Tous les dix mètres, on entrerait dedans, en moins de cinq minutes on vivrait une sorte de mue puis on sortirait tout imprégné par cette plus jolie partie de nous-mêmes ».*

Elle n'aurait su expliquer pourquoi, mais ce rêve la mit dans un état de joie profonde. *« Voyons Honorine, tu sais bien qu'il n'y pas que de la beauté en nous ! Pourquoi désirer ne pas embrasser dans un même regard à la fois notre joli côté mais aussi notre laideur, nos fautes, nos maladdresses, nos mauvais penchants ? Peut-être que ce serait trop difficile de le supporter ! Je me souviens d'une phrase d'un saint curé d'Ars qui disait quelque chose comme : « Dieu seul peut supporter la vue de tous mes péchés. Si je les voyais tous, j'en mourrai de douleur ». Voilà qui me laisse perplexe. Pourquoi mourir de douleur ? ».*

Elle posa son stylo et plongée dans une méditation qui n'en finissait pas, elle remarquait combien un rien la guidait dans ce besoin intellectuel qui consistait à réfléchir sur le sens de la vie, sur la bonne marche du monde, sur les hommes, sur Dieu lui-même. Devant une

telle soif de savoir, elle se cognait souvent à son ignorance, à son peu de culture générale, qu'importe, insatiable, elle recommençait toujours. Souvent, désespérée, elle rêvait. Les rêves, ils avaient ce pouvoir de dépasser ses limites pour l'emporter vers une cohérence, vers une logique pleine de réponses à ses nombreuses questions. Une fois achevés, ils lui permettaient, elle le croyait, de mieux affronter cet ensemble d'interrogations existentielles qui l'assaillaient avec tant d'insistance.

Elle reprit son journal intime : « *Il y a les cabines d'essayage, les confessionnaux, les cellules, les ascenseurs, les prisons, les cloîtres, finalement, rien ne vaut cette confrontation avec soi dans un lieu fermé d'où on ne peut s'enfuir. Le cabinet d'une psychologue sert aussi à cela, nous avons besoin de lieux bien clos où nul autre que soi ne peut entrer. C'est la seule solution pour repartir dans la vie plus aguerrie, dans une acceptation de soi, pour mieux se connaître, mordre dans la vie ; oui, il nous faut des endroits tout à fait fermés, à double tour, qu'importe les douleurs ou les joies qui y seront vécues, elles seront salvatrices. Je vais me lancer : créer ma boîte de construction de « cabines de révélation de soi », j'en mettrai partout ! quel changement ce serait pour notre pauvre humanité blessée !* ». A cette simple évocation, elle fut prise d'un éclat de rire intérieur très régénérateur.

Néanmoins, tout n'était pas absurde dans son imaginaire, elle se souvenait qu'à chaque fois qu'elle entra dans un ascenseur, c'était un voyage vers soi. Elle écrivit : « *D'abord, la plupart du temps, il y a un grand miroir, pourquoi mettre des miroirs dans les ascenseurs ? En quoi cela les aide à monter ou à descendre des étages ? ça ne sert à rien. Qu'est-ce qui est passé dans la tête du type qui les a inventés ? Peut-être qu'il avait compris qu'une fois seul, on avait comme ce besoin spontané de prendre soin de son apparence avant de paraître dehors ? Oui, il faudrait une glace dans toutes mes cabines, mais au lieu d'aider à prendre soin de son apparence, elle*

permettrait de prendre soin de son intérieur, exposé enfin à la clarté de la conscience ».

Durant ces brefs voyages entre les étages, sa sœur lui faisait sans cesse des remarques : « Oh, regarde-toi, ton col est mal placé ! Oh non mais tu vois ça ? Tu es peignée faut voir ! pfft ». Agacée, Honorine avait fini par lui dire : « Si je comprends bien, pour toi, un ascenseur, c'est un scanner ! quand on est enfermé là-dedans, tu en profites toujours pour faire une remarque sur mon apparence ! Je t'invite à changer de perspective : A chaque fois que j'entrerai avec toi ici, tu devras me faire une remarque positive non sur mon apparence mais sur mon âme ! ». Sa sœur avait ri : « Quelle drôle d'idée ! ». N'empêche, cela avait mis fin à ses paroles inutiles. Enfin, au moins un peu.

Honorine finit par poser son stylo, elle se leva de son bureau où elle était assise depuis un bon moment, se prépara un thé au lait bien chaud avec une tartine de confiture, de quoi la reconforter un peu. Elle se regarda dans son miroir, sa coiffure ne ressemblait plus à rien, elle se comparait à un hérisson hirsute : « *Qu'est-ce qui m'a pris ? C'est l'effet cabine, voilà tout !* ». Quand elle revint dans son salon, elle vit justement un papillon se poser sur le rebord de sa fenêtre. Elle récita de tête la réplique du film Billy Elliott, quand il parlait de sa passion pour la danse, à la question d'un professeur qui lui demandait ce que ça lui faisait lorsqu'il dansait, il avait répondu :

« J'sais pas. Ça me fait plutôt du bien, au début je me sens un peu raide, mais quand je suis lancé alors j'oublie tout le reste, c'est comme si je disparaissais. J'éprouve comme un changement et une sorte de feu dans tout mon corps. J'suis simplement là, je vole juste comme un oiseau ; comme de l'électricité, oui, de l'électricité ».

Elle souriait. Elle se dit mi-philosophe, mi-amusée, que quelques heures auparavant, elle aussi avait connu la légèreté de la danse, celle

des papillons qui la couvraient ; comme Eliott, comme eux, elle avait éprouvé pendant quelques secondes « comme un changement dans son corps ». Elle dit à voix haute au papillon qui s'était posé près d'elle : « Bonjour Eliott ! ». Elle but une gorgée de sa tasse bien chaude encerclée dans ses mains.

Elle se retourna enfin. Là, sur la poignée de sa porte de chambre, tout lumineux, conquis par son regard intérieur, elle les vit droit devant elle, qui volaient sur son tee-shirt suspendu. Perdue dans ses pensées, elle n'avait rien vu, un petit post-it à côté :

« A ma sœur, pour que tu brilles avec eux sous le soleil ».



Publication certifiée par De Plume en Plume le 17-01-2023 :
<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Labattut Sylvie \(Deogratias\)](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Une Cabine d'essayage sur DPP](#)